

17 et 18 octobre 2025 • Prapoutel les 7 Laux
Conversations d'altitude et utopies hors-pistes

L'Esprit des lieux #4

Flocons, stations et bifurcations

Réflexions, regards et bribes de conversations

Les cahiers de l'oblique

Ont nourri ce numéro
Romain Barallon, Oscar Dick, Simon Gauchet, Julie Mazet, Pierre-Alexandre Métral, Véronique Reynier, Eric Savoldelli, Antony Vandel

Participant.es à l'exploration décalée de Prapoutel
Galla Naccache Gauthier (Cie In Vitro, spectacle *La neige est blanche*), Régine Poisson, André Paret

Responsables de la publication
Anick Arnaud, Anne Beaudoin, Guy Loyrion, Thomas Vasseur

Directrices de la publication
Laetitia Cuvelier, Céline Saint-Martin

Retranscription des conversations
Manon Caradot, Anne Beaudoin

Mise en écriture
Caroline Scarpa, Guy Loyrion

Relecture attentionnée
Serge Anselme, Viviane Talau-Anselme

Conception réalisation de la maquette
Manon Caradot avec la complicité de Céline Saint-Martin

Couverture
Photographie Julie Mazet (Céüse)

Les cahiers de l'oblique sont une publication de Scènes obliques
Le village - Parc de la Mairie - F38190 Les Adrets
www.scenes-obliques.eu

Achevé d'imprimer octobre 2026
Imprimerie du Pont de Claix
ISSN 2823-7439-06

17 et 18 octobre 2025 • Prapoutel les 7 Laux
Conversations d'altitude et utopies hors-pistes

L'Esprit des lieux #4

Flocons, stations et bifurcations

Réflexions, regards et bribes de conversations

Les cahiers de l'oblique

SOMMAIRE

La neige p. 5

Présent et futur des stations abandonnées p. 9

Céüze en chantier de reconversion p. 15

Représentations et imaginaires de la montagne p. 21

Vivre, travailler avec la neige qui ne tombe plus toujours du ciel p. 29

Visite : Prapoutel, une station les pieds dans la neige ? p. 39

Ces *Cahiers de l'oblique* témoignent de l'événement *L'Esprit des lieux#4* que **Scènes obliques, Espace culturel international de la montagne** a organisé les 17 et 18 octobre 2025 dans la station de Prapoutel les-7-Laux.

Ils sont l'occasion de garder une trace des échanges qui se sont tenus, et sans viser l'exhaustivité, d'en restituer la pluralité des formes et des propos. A noter, pour ce numéro, nos choix d'impression en bichromie ne nous ont malheureusement pas permis d'accueillir dans ces pages les photographies couleurs de l'exposition « Pistes, fausses pistes, hors-piste » proposée par Alexis Bérar.

Quasi-charade, l'invitation « Flocons stations, bifurcations » de cette quatrième édition de *l'Esprit des lieux* a pris la neige comme fil conducteur. En l'abordant sous ses aspects les plus invisibles jusqu'à son rôle capital sur l'économie des territoires de montagne, l'événement a souhaité rassembler celles et ceux dont le travail ou les choix de vie étaient marqués par le plaisir de son contact mais aussi par la crainte de son imprévisibilité ou encore par ses enjeux locaux autant que planétaires.

Fermetures et reconversions des stations, légendes et identité montagnardes, attachements et inquiétudes face à l'avenir, ont constitué les axes de réflexion pour appréhender la complexité d'un sujet au cœur de nombreuses controverses.

© F. Lainé

LA NEIGE

Lectures de la Cie de l'Arpenteur[1]

Parce qu'à elle seule, la neige est un objet poétique et littéraire, quelques courts extraits de textes lus par la compagnie de l'Arpenteur - collectif amateur de lecteurs·rices - sont venus ponctuer nos conversations, donnant à voir à la fois sa rareté, son abondance pesante, sa force symbolique et la multiplicité infinie de ses formes.

Sentiers sous la neige, Mario Rigoni Stern (extrait)

« (...) je dirai comment les neiges de jadis étaient désignées dans ma région : neiges aux noms multiples, neiges d'antan, pas celles dont on parle dans les bulletins météo des stations de sport d'hiver.

Brüskalan, me disait la tante de mon grand-père ; et c'était la première neige de l'hiver, la vraie. Il neigeait, il neige, même en octobre et novembre, mais la neige automnale est une neige lasse, molle, qui interrompt la pâture des vaches dans les prés fauchés en septembre et le travail du bois quand le terrain n'est pas encore gelé. Je me souviens de la gêne qu'elle provoquait, le Jour des Morts, quand les guirlandes de métal et les vraies fougères du bois dégoulinaient de neige sur les tombes fraîchement nettoyées ; et on allait, dans un bois qui n'était pas encore tout à fait dépouillé, couper un hêtre pour la commune : comme on travaillait à contrecœur avec les mains gelées, et comme la neige s'attachait à nos gros souliers. C'est ainsi que j'ai appris que la neige détrempée refroidit plus vite que la neige poudreuse.

Mais quand il *brüskalanava*, c'était autre chose. Après l'été de la Saint Martin le terrain était bien gelé et résonnait sous nos godillots garnis de clous de tapissier et de crampons. On la sentait dans l'air, l'odeur de la première neige : une odeur propre, légère, meilleure et plus agréable que le brouillard. Je parle

1 Retrouvez la bibliographie complète p.43

du brouillard sain qui arrivait une ou deux fois par an, au moment du passage des alouettes.

En levant les yeux vers le nord, on voyait une légère grisaille qui venait des cimes jusqu'aux bois, puis descendait sur le village. La pointe du clocher et ses cloches étaient déjà noyées dans ce gris laiteux, puis c'était le tour de l'église et des toits des plus hautes maisons. Sur les routes poussiéreuses, sur les piles de bois, sur les cours et sur nos têtes ébouriffées tombaient les premiers flocons. Nous ouvrions la bouche vers le ciel pour les sentir fondre sur la langue. Très rapidement la neige recouvrait la poussière de la route, l'herbe sèche des prés, la sciure de hêtre dans les cours, les tombes du cimetière. Les voix, les bruits du village, les appels des passereaux et des linottes devenaient légers, et c'est à ce moment-là que la *brüskalan* devenait véritable *sneea* : une neige abondante et impalpable qui tombait du moulin du ciel.

(...) Mais ensuite l'hiver devenait long ; les provisions de bois s'amenuisaient parce que la cheminée mangeait, mangeait, comme mangeait le poêle dans la chambre chauffée.

Quand l'hiver touchait à sa fin le *sneea* devenait *haapar*. Sur les berges exposées au soleil elle tombait par terre en milliers de gouttes et le brun du sol apparaissait. C'est à cette époque que l'on entendait les premières alouettes : un matin un frisson vous parcourait la peau car leur chant montait haut dans le ciel au-dessus de l'*haapar*.

Avec l'*haapar* venait l'*haarnust*. C'est à dire la vieille neige que le soleil, à l'approche du printemps et aux heures chaudes, amollit en surface, mais que le froid de la nuit redurcira. Une neige excellente pour les excursions, à faire entre les premières lueurs de l'aube et onze heures du matin. L'*haarnust* supporte le poids du pas sans céder : on marche " en haut ", comme suspendu, au-dessus des pierres et des trous, au niveau du sommet des jeunes sapins qui émergent de la neige à l'approche du printemps annoncé par l'odeur de la résine, et on marche sans peine " en l'air ". Ensuite, quand toute la neige aura fondu, en revenant au même endroit on dira sans doute : " Dire que j'ai marché là, à la hauteur de ces branches ! "

Après l'*haapar* et après l'*haarnust* venait la *swalbalasneea* : la neige des hirondelles, la neige de mars qui est ponctuelles depuis des siècles. Elle tombe après que les

hirondelles sont arrivées : tantôt fine, tantôt mouillée, tantôt en tempête, ou encore calme avec de gros flocons. En une seule nuit il peut en tomber près d'un mètre et les hirondelles, qui sont arrivées là-haut pour annoncer le printemps, repartent alors dans la plaine pour quelques jours, tant que l'air humide ou la pluie ou le terrain en amour n'auront pas fait fondre la *swalbalaneea*.

La *kuksneea* est la neige d'avril ; elle n'est pas toujours fidèle au rendez-vous, mais elle n'est pas rare non plus. Sur les prés qui commencent à reverdir et où fleurissent les crocus, elle ne s'attarde guère, car même avant le soleil c'est la terre en amour qui la fait fondre. Et si la *swalbalaneea* est la neige des hirondelles, la *kuksneea* est celle du coucou parce que c'est lui , le joyeux oiseau réveilleur du bois, qui l'appelle parfois pour s'amuser quand elle se détache par strates des branches des conifères : pour lui qui vient d'Afrique, cette chose blanche, légère et froide est étrange et rare.

Quand les prés se couvrent du jaune solaire des fleurs de pissenlits et du bleu des myosotis, et que les abeilles s'affairent de l'aube au crépuscule pour récolter pollen et nectar, alors la *bàchtalasneea* peut arriver : la neige de la caille. Un nuage qui descend du nord, un coup de vent, une baisse subite des températures et la voilà, en mai, la *bàchtalasneea* . Elle ne dure que quelques heures, mais elle est suffisante pour effrayer les oiseaux dans leur nid, pour faire mourir les abeilles loin de la ruche et donner du souci aux femelles de chevreuil sur le point de mettre bas.

Je ne m'en souviens pas avec précision ; je ne l'avais pas noté ; peut-être la dernière neige d'été est-elle tombée il y a une quinzaine d'années. Je ne sais pas le nom ancien de cette neige, je devrais peut-être le demander à ceux qui ont cent ans aujourd'hui. Elle s'appelait peut-être *kuasneea*, parce qu'en été celles-ci se trouvent dans les prés de l'alpage. Lorsqu'elle tombe, les vaches affamées descendent probablement en meuglant dans les bois et il ne doit pas être facile de les garder en troupeau. Ce doit donc être un problème de faire le fromage. On retrouve le souvenir et la date de cette neige précoce dans les prénoms de ceux qui sont nés ces jour -là : Nives, Nevino, Bianca, Nevio...»

© J. Mazet

PRÉSENT ET FUTUR DES STATIONS ABANDONNÉES

Parole retranscrite de Pierre-Alexandre Métral

Pierre-Alexandre Métral, géographe à l'Université Grenoble-Alpes, a soutenu une thèse en mars 2025 sur l'étude des fermetures des stations de ski : «La montagne désarmée, une analyse des trajectoires territoriales des stations de ski abandonnées françaises.» Il a bien voulu nous éclairer sur les trajectoires passées, présentes voire futures de ces territoires qui comportent des infrastructures destinées au ski, en partant de la question paradoxale des fermetures des stations.

Interroger l'avenir du ski au travers des stations de ski fermées est une démarche originale, presque à contre-courant : c'est une lecture en négatif du ski alpin, qui prend son sens car la tendance actuelle va davantage vers la fermeture de domaines que vers la création de nouveaux sites. Ces lieux fermés sont de véritables laboratoires du futur, nourrissant les réflexions sur la reconversion, le démontage des remontées mécaniques et les tensions territoriales que cela engendre.

Étudier des lieux touristiques disparus n'a rien d'anormal : comme tout produit économique, un site touristique suit un cycle de vie (lancement, maturité, déclin) et peut décliner, voire disparaître. Le Plateau des Petites Roches en offre une illustration : les sanatoriums du climatisme, disparus dans les années 1960 avec les traitements contre la tuberculose ; c'est aussi le cas des téléphériques panoramiques (Revard, Veyrier, Lourdes), pour beaucoup aujourd'hui fermés.

© F. Lainé





Recenser les fermetures de stations

À l'échelle mondiale, le phénomène touche tous les pays skieurs, qu'ils aient une forte culture du ski (France, Suisse, Italie) ou non (Chréa en Algérie, fermée dans les années 1990). On dénombre environ 300 domaines fermés au Japon, 900 aux États-Unis, 200 au Canada, 500 en République tchèque et Slovaquie. Globalement, entre un tiers et la moitié des domaines skiables créés dans le monde ont cessé leur exploitation.

En France, aucun inventaire officiel n'existe : les acteurs de la filière sont incapables d'en fournir un. Recenser ces sites relève d'une véritable archéologie du tourisme contemporain, croisant cartes anciennes, cartes postales, photos aériennes et témoignages de terrain. On compte aujourd'hui entre 200 et 250 sites fermés, chiffre difficile à affiner pour les fermetures anciennes tant certains petits téléskis, très précaires, avaient une durée de vie limitée.

La tendance récente est mieux connue : environ 20 fermetures entre 2019 et 2025, et une quarantaine entre 2010 et 2025. Cette année [2025], trois sites ne rouvriront pas : Le Gaschney (Vosges), les Aillons (Savoie) et Hautacam (Pyrénées). Ces fermetures touchent tous les massifs français sauf la Corse, épargnée jusqu'ici. Si les Alpes concentrent le plus grand nombre de sites fermés en valeur absolue - massif plus vaste, plus de villages et d'espaces propices - c'est en moyenne montagne que la proportion de fermetures est la plus forte. Dans le Massif central, 60 % des domaines skiables ayant existé ont aujourd'hui fermé, contre une minorité encore active.

Ces chiffres, peu encourageants, ne signent pas la fin du ski : ce sont essentiellement de petits domaines, voire des micro-domaines, qui ferment : une route d'accès, un parking, un ou deux téléskis, sans location de matériel ni hébergement. Ces sites avaient surtout une vocation d'animation locale, source de fierté pour de petites communes désireuses de figurer sur la carte du ski français.

Historiquement, les fermetures ne sont pas un phénomène nouveau : les premières datent des années 1950, et le phénomène devient récurrent dès le début des années 1970, avec au moins un site fermé chaque année depuis, y compris pendant les grandes phases d'aménagement comme le plan neige (1964-1977). À partir des années 1990-2000, une différence notable apparaît : ce ne sont plus seulement de minuscules stades de neige qui ferment, mais aussi de véritables petites stations touristiques, avec un début de spécialisation

économique (services, hébergement), comme Val Pelouse (1970-1986) ou le col de l'Arzelier. Certaines, comme Céüze, ont pourtant fonctionné 80 à 90 ans avant de cesser toute activité. Ces domaines fermés se situent généralement en moyenne montagne, avec des altitudes de fronts de neige autour de 1200 m et des sommets vers 1300 m, donc de faibles dénivelés.

Le déclin observé ne concerne pas le ski en général, mais plutôt une économie particulière : celle du tourisme social hivernal et du ski d'apprentissage, ces « pépinières à skieurs » destinées surtout aux premiers pas des jeunes. Ce déclin est à mettre en parallèle avec celui des classes de neige, amorcé dans les années 1980.

Les causes de fermeture sont multiples, mais on ne peut réduire le phénomène à l'enneigement déficient, même si le changement climatique joue un rôle important. Il faut distinguer les motifs des décisions de fermeture et les facteurs de vulnérabilité qui affaiblissent les installations.

La raison première reste économique : le domaine skiable ne génère pas assez de revenus pour couvrir les charges (personnel, maintenance), souvent critiques, surtout quand les installations vieillissent. Parmi les facteurs aggravants, on trouve la concurrence entre stations proches, qui affaiblit les plus petits sites (exemple du Col de la Schlucht dans les Vosges).

La fragilité des exploitations dans la durée est donc multifactorielle. Une fermeture peut tenir à la fois à la question de la baisse de l'enneigement mais aussi à la concurrence quand la densité de domaines skiables est grande. Dans cette course les plus petites ont été les plus vulnérables face aux grandes stations qui peuvent se maintenir dans le temps. L'épuisement du modèle du tourisme social, le coût élevé de la maintenance réglementaire (notamment les visites de contrôles sévères après 30 ans) sont aussi déterminants. Cette échéance réglementaire est souvent un point de bascule qui conduit à la fermeture.

Et après ?

Concernant l'avenir de l'après-ski, il y a deux paysages : le démontage complet avec retour à la nature (la trajectoire majoritaire, la plupart des sites redeviennent forêts ou alpages, au point d'effacer toute trace visible du ski), ou le maintien en friche façon « station fantôme ». Plusieurs trajectoires de reconversion peuvent se superposer : le retour du ski lui-même, souvent sous

forme de réouverture partielle et à moindre coût, parfois via des gouvernances alternatives (associations). Comme à Saint-Pierre-de-Chartreuse, avec une association qui a repris l'exploitation, ou Puyvalador dans les Pyrénées, repris par un couple en délégation de service public mais où l'exploitation n'a tenu que deux ans (pas de neige, puis Covid). Cela illustre la difficulté : si un domaine a fermé, c'est souvent qu'il n'était pas viable, malgré la croyance quasi totémique attachée aux pylônes.

Autre trajectoire : la diversification vers des activités estivales (luge d'été, bob luge, minigolf), comme à Orange en Haute-Savoie, mais avec le risque de cumuler plusieurs générations de friches, comme à Valdrôme où même les activités de diversification ont fini par fermer à perte.

Il y a aussi l'« habité récréatif », ces migrations d'agrément vers des lieux offrant qualité de vie plutôt que proximité du travail. Saint-Honoré 1500 en est l'exemple emblématique (une cinquantaine d'habitants aujourd'hui) ; ou Puyvalador où le foncier moins cher (environ -25% après la fermeture du ski) facilite l'installation.

Enfin, il y a la réappropriation informelle par des loisirs individuels (randonnée, ski de rando, bivouac), visible via les réseaux sociaux et les traces numériques. Ces sites deviennent des portes d'entrée vers la montagne, sans modèle économique mais avec une réelle fonctionnalité.

Ces cas ne sont pas des modèles à reproduire, mais des laboratoires. Trois variables déterminent chaque trajectoire : proximité d'une métropole, état du capital touristique préexistant, et qualité de la gouvernance locale.













Archives photographiques de la station de Céüze d'hier à aujourd'hui
© Communauté de communes Buëch Dévoluy

CÉÜZE EN CHANTIER DE RECONVERSION

Conversation

Julie Mazet, Romain Barrallon

Rencontre animée par Céline Saint-Martin, co-directrice de Scènes obliques, entre Julie Mazet, responsable du service Culture et Tourisme de la communauté de communes Buëch Dévoluy - particulièrement impliquée dans les différentes étapes du devenir de la station de Céüze - et Romain Barrallon, ingénieur formé au design et à la redirection écologique, dont l'enquête menée sur Céüze a contribué à mieux cerner les problématiques rencontrées.

Romain Barrallon [RB] : Mon enquête a commencé en décembre 2023, à l'initiative de la Région Sud. La redirection écologique cherche comment faire tenir les activités humaines dans les limites planétaires, en questionnant les fins plutôt que les moyens. J'ai suivi la méthode de l'enquête pragmatiste, telle que la définit le philosophe John Dewey : partir d'une situation indéterminée, aller voir les personnes concernées, comprendre les conséquences sur leur existence. Mon objectif n'était pas d'apporter des solutions, mais de rendre compte.

Céüze, à 1 500 mètres d'altitude, comptait une capacité d'hébergement de 500 lits dans les meilleures années, avec trois bâtiments collectifs peu modifiés depuis les années 1960-1970. Mon enquête a eu deux volets : la matérialité de ces bâtiments (leur histoire, leurs mutations) et le volet social, c'est-à-dire les acteurs concernés (travailleurs, vacanciers, élus, habitants) et les attachements qui les relient au lieu.

Un point important : Céüze n'a pas fermé brutalement en 2018. La communauté de communes ne pouvait même pas prononcer le mot « fermeture ». Les désaffectations de bâtiments se sont étalées sur vingt ans, à la manière d'un processus d'enfrichement. J'ai interviewé plus de quarante personnes : anciens travailleurs, élus, agents, chercheurs, porteurs de projets, habitants. La phrase la plus entendue a été : « Céüze, c'est compliqué. »

© F. Lainé

L'objectif n'était pas d'être spectaculaire : je rassemblais une information déjà présente sur le terrain. Ce qui en ressort, c'est la question de la réaffectation, restée peu visible parce que les gens ne voulaient pas la voir. On recense désormais une dizaine d'habitants permanents, alors que le lieu n'était auparavant habité que ponctuellement. On comptait jusqu'à 500 personnes l'hiver, mais personne à l'année, sauf le gérant du centre de vacances. Le lieu devient hybride, à la fois touristique et habité. Ces nouveaux habitants s'y projettent bien, sans demander de nouveaux services. Ils perçoivent Céüze comme un espace naturel à préserver. Ces habitants, souvent venus de zones urbaines, y cherchent le calme et un accès immédiat à la nature, tout en bénéficiant de certains services : électricité, fibre, route déneigée. Certains sont retraités, d'autres travaillent sur place - un menuisier s'est par exemple installé dans l'ancien magasin de ski - ou plus loin.

En termes de reconversion du territoire, il faut distinguer les grands projets envisagés, comme la reprise complète de l'hôtel Gaillard, portés par des acteurs voulant « faire vivre » ou « revivre » Céüze économiquement, et les réaffectations réelles, beaucoup plus modestes et individuelles : un chalet, un atelier. Pour certains habitants, comme un accompagnateur en montagne, « c'est très bien comme ça », pas besoin de reconstruire, on peut vivre avec Céüze tel qu'il est.

Céline St-Martin [CSM] : Julie, la présence d'habitants à l'année pousse-t-elle la réflexion vers plus de calme, alors qu'il existait aussi des projets ambitieux comme celui de Rossignol ? N'y a-t-il pas là une contradiction ?

Julie Mazet [JM] : Rossignol proposait un concept de station trail et ski de randonnée, pas une usine. Le projet n'a pas abouti : certains élus étaient séduits par l'image de la marque, d'autres refusaient de « vendre » Céüze. Les habitants nous accusaient déjà de l'avoir fait. Les activités de pleine nature (VTT, trail, ski de randonnée) se pratiquaient de toute façon sans attendre l'action publique ; la collectivité s'est contentée de les accompagner, par des sentiers et de la signalétique. L'enquête a surtout permis d'objectiver ce que l'on savait déjà - notamment le nombre d'habitants - et a facilité le passage à l'acte du démontage. Politiquement, on distingue désormais « Céüse » le massif, avec un S, de « Céüze » la station, avec un Z. La situation financière saine de la station - pas d'emprunts, un déficit limité à 70 000 euros par an (à comparer à d'autres services publics) - a aussi facilité la décision.

CSM : Est-on donc dans une logique de démantèlement complet des remontées mécaniques ?

JM : Oui. Cela fait trois ans que nous y travaillons, sur les volets financier, juridique et environnemental. Il fallait se sortir cette question de la tête pour réfléchir sereinement à l'avenir. Il y a aussi des raisons juridiques, liées aux baux sur des terrains privés, et de sécurité, avec des câbles, des pylônes et des cabanes squattées.

RB : Au-delà du sport, j'ai recensé d'autres formes de réaffectation à Céüze : botanique, bivouac, camping-car, événements culturels (marchés de Noël, tournages), sylviculture, pastoralisme, artisanat ; des pratiques longtemps masquées par le ski. Il y a aussi des résidences secondaires d'un nouveau genre, occupées plus longuement que par le passé, ainsi que des reprises de bâtiments par des promoteurs. Mais l'isolement du site, sans commerces ni transports, limite ce que l'on peut y projeter.

CSM : Je suis étonnée que la dimension culturelle et mémorielle du ski - ce chemin de deuil territorial - n'apparaisse pas davantage dans les réflexions de reconversion. Ne devrait-il pas y avoir une responsabilité, y compris dans les cahiers des charges de délégation de service public, pour que cette mémoire ne disparaisse pas ?

Pierre-Alexandre Métral[1] : Il reste effectivement peu de choses du ski : sa valorisation dépend du bon vouloir des communes ou des associations, et reste rare, peut-être faute de reconnaissance du ski comme patrimoine. Il existe quelques exemples : une gare de téléski transformée en œuvre d'art en Ardèche, des cabanes insolites autour d'une remontée conservée à Belfahy, ou un vieux téléski des années 1930 préservé comme mémorial à Aiguilles-en-Queyras. Mais l'essentiel de la mémoire reste familial (photos, témoignages) et risque de s'éteindre avec les générations qui ont connu le ski. C'est ce que j'appelle, dans ma thèse, « la deuxième mort des stations ».

1 Cf. « Présent et futur des stations abandonnées » p.5

JM : Cela me rappelle le patrimoine ferroviaire de notre territoire, autour du nœud de Veynes : la destruction regrettée d'une rotonde fait écho au risque de regretter demain celle des pylônes. Mais la collectivité manque souvent des compétences et des moyens pour monter un projet de valorisation ; le démontage reste la priorité.

RB : Il faut nuancer : s'il n'y a pas eu d'effondrement économique global à Céüze, certains travailleurs ont vécu des situations de rupture réelle. Certains ne sont jamais retournés sur le site depuis la fermeture. Il y a eu des tentatives de patrimonialisation : un recueil édité par Idées de Demain[2], un projet de parcours autour des pylônes conservés, resté sans suite. Le deuil est loin d'être terminé ; il reste, à ce jour, un chantier ouvert.

2 Idées de Demain est une association qui agit pour la transition du massif de Céüse.



© L'École Parallèle Imaginaire

L'École Parallèle Imaginaire en résidence à Prapoutel

REPRÉSENTATIONS ET IMAGINAIRES DE LA MONTAGNE

Conversation

Simon Gauchet, Véronique Reynier

Rencontre animée par Frédérique Payn, directrice de Malraux scène nationale Chambéry Savoie, entre Véronique Reynier, chercheuse en psychosociologie au laboratoire PACTE, UGA, et Simon Gauchet, directeur artistique à L'École Parallèle Imaginaire. Simon Gauchet vient de passer une semaine en résidence à Prapoutel avec l'équipe de L'École Parallèle Imaginaire, travaillant sur un protocole d'arpentages pour une future création, en complicité avec Scènes obliques et Malraux scène nationale Chambéry Savoie.

Frédérique Payn : Quelles sont vos démarches respectives ?

Véronique Reynier : Nous travaillons sur les processus de transition des stations de moyenne montagne, en nous intéressant aux habitants, touristes et résidents secondaires. L'idée est de placer les habitants au cœur de ces processus, en co-construction lors de réunions publiques. Une forte demande est venue des habitants pour faire un état des lieux du rapport au territoire et à l'avenir touristique de la station. Nous menons d'abord des entretiens non-directifs, puis une phase quantitative par questionnaires. L'objectif est de comprendre ce rapport au territoire à travers les pratiques, les usages et les représentations ; une fois des clés de lecture données, c'est aux acteurs du territoire de s'en saisir.

Simon Gauchet : Nos projets de territoire s'écrivent de manière située : on ne peut pas les reproduire ailleurs. Il y a une phase d'enquête, comme celle de Véronique, mais aussi l'idée de fabriquer une petite communauté qui invente le projet avec nous. Par la fiction, nous essayons d'impacter le réel collectivement. Les arpentages sont des marches où l'on rencontre des « habitants guides »,

parfois devant une carte, parfois en allant vers un lieu qu'ils veulent nous faire découvrir. À Saint-Alban-des-Villards, la maire Jacqueline nous a mis en lien avec de nombreuses personnes. Avec la paysagiste Léa Muller, nous travaillons aussi la lecture de cartes géologiques, car ce qui est sous nos pieds agit sur ce qu'il y a au-dessus.

S'y ajoute une approche légendaire (contes, légendes, mythologies dont la tradition orale se perd) et un volet historiographique par les archives. Ces étapes font surgir les enjeux du territoire, à partir desquels on construit un projet artistique sur environ deux ans.

Dans le vignoble nantais, les habitants exprimaient une grande nostalgie des fêtes d'antan liées aux vignobles et aux fêtes religieuses, sur un territoire séparé entre une partie proche de Nantes, riche en lieux culturels, et une autre, rurale, proche de la Vendée. À Remouillé, commune voisine du Hellfest, nous avons inventé avec une élue le Paradise Fest, l'envers du Hellfest, pour faire resurgir en une année le comité des fêtes de la commune, disparu depuis son âge d'or des années 80.

VR : Le point commun est de faire ressortir les enjeux. Qu'entendez-vous par « impacter le territoire » ? Est-ce faire se poser des questions, créer du vivre-ensemble, participer à la transition ?

SG : Quand on nous appelle pour un projet de territoire, il y a une envie de prendre soin. L'art et l'imaginaire ont une vraie fonction de transformation du réel, dans une époque anxiogène où beaucoup de choses semblent se déliter : le recours à l'imaginaire, à la fiction, au récit, a aussi un impact sur notre façon de regarder l'époque, de vivre, de se relier. J'ai commencé par *Le Projet Apocalyptique*, à l'époque de la collapsologie. Raconter ces histoires devant un public déjà convaincu m'a beaucoup questionné, d'où l'idée de fabriquer des projets qui n'alertent pas sur l'apocalypse mais participent à retisser des solidarités.

VR : Nous faisons le même métier différemment. Tu opposes imaginaire et réalité ; nous, nous ne parlons jamais d'imaginaire, car le rapport des gens à leur territoire, même subjectif, constitue leur réalité. Ce qui se joue, ce sont des rapports identitaires, des attachements.

SG : Nous sommes tous des êtres d'imagination, constitués par les histoires lues (un espace qui se rétrécit en grandissant). Notre rapport au territoire réel est conditionné par notre manière de le regarder, donc par des subjectivités : il s'agit de prendre conscience qu'on est pris dans un récit malgré nous. Le capitalisme, par exemple, se fait passer pour la réalité alors que c'est un récit. Dès lors qu'on le sait, on peut regarder le réel autrement. Pour Annie Le Brun, on parle trop peu de la crise de l'imaginaire, aussi grave que la crise écologique : on n'arrive pas à se représenter ce qui nous arrive, ni à formuler des avenirs désirables.

SG : Comment évites-tu les biais, comment parvenez-vous à ne pas imposer vos représentations ?

VR : Nous adoptons une attitude en retrait : nous aidons les autres à parler, puis nous analysons, en repérant, dans les réponses données, les grandes dimensions sur lesquelles les gens se positionnent. Les attachements existent mais s'expriment rarement de façon aussi frontale ; les tensions se manifestent plutôt sur des points concrets, comme le coût.

SG : Les traditions orales sont fragiles. À Saint-Alban-des-Villards revenait l'histoire d'un berger qui, en plein hiver, monte vers une cabane d'alpage où il voit de la lumière ; une créature l'accueille et lui dit : « À moi l'hiver, à toi l'été. » Certains identifient cette figure au diable, présent dans de nombreux mythes montagnards, et qui évoque ici un partage des territoires de montagne entre les hommes et des créatures mythologiques. Pour nous, cela racontait quelque chose de très contemporain : en créant des stations de ski, en occupant les massifs l'hiver, on a pris la place du diable ; s'il n'y a plus de neige aujourd'hui, c'est comme si un pacte arrivait à échéance. Cette figure ressemble aussi au dieu Pan, dieu des saisons. Le diable est une figure extérieure qui nous permet de nommer nos peurs ; au XVIIIe siècle c'est une figure du catholicisme, avant c'était les dieux païens, aujourd'hui ce sera autre chose - une figure mouvante qui incarne nos frayeurs.

VR : L'identité montagnarde est marquée par la dureté de l'hiver, le rapport au risque, le fait de « savoir faire sa trace » et de s'engager - ce qui distingue le pratiquant du touriste. L'hiver et la neige portent une symbolique forte,

© F. Lainé

un attachement bien plus prégnant qu'en été : sapins, neige, Noël en sont les marqueurs, sans lesquels la magie disparaît. Cela renvoie à la question de l'identité montagnarde, façonnée par la dureté de l'hiver.

SG : On nous dit souvent : « nous n'avons pas d'identité », alors qu'en arrivant sur un territoire montagnard, cette identité paraît très forte et construite. J'étais marqué par *Le Mont Analogue* de René Daumal, qui raconte l'ascension d'une montagne imaginaire n'existant que parce qu'on décide de la gravir. Mais à Saint-Alban-des-Villards, ce n'était pas du tout le sujet : des habitants demandaient « Monter là-haut, mais pour quoi faire ? ». L'identité fantasmée autour de la beauté des paysages et du risque était en réalité moins présente. On peut alors utiliser *Le Mont Analogue* comme un manuel pour travailler l'analogie : comment des territoires se parlent-ils ? La montagne, enfermée dans des récits qui se rejouent toujours à l'identique, a peut-être besoin de récits venus d'ailleurs. Nicolas Nova, dans *Fragments d'une montagne*, écrit que « la montagne est un archipel » et qu'il faudrait y raconter les récits des îles pour ré-oxygéner les imaginaires.

VR : L'important est de comprendre sur quoi se fondent les récits des uns et des autres. L'identité montagnarde des villages liés à une station est très récente : l'or blanc, c'était hier. Les habitants distinguent toujours les « néos » et les « anciens ». Les uns accusant les autres d'être contre le tourisme, les autres accusant les premiers de se moquer de l'écologie. Ce qui structure d'abord le rapport au territoire, c'est le rapport à la station, de l'ordre de l'attachement et de l'identité, non de l'écologie. Les positions extrêmes ne concernent que 5 % de la population ; il existe un socle commun, mais une forte stigmatisation entre des populations qui ne se parlent pas et se prêtent des idées caricaturales.

FP : Vous répondez aussi à des appels à projets en intégrant des artistes. Quel est l'apport de cette démarche artistique à la vôtre ? Comment les deux peuvent-elles s'enrichir, notamment face à ces stigmatisations et à ce défaut de communication entre populations ?

VR : Sur cette question du gain entre l'art et la recherche, il y a eu un déclic : lors d'une restitution de travaux, des artistes ont présenté nos données sous une

forme burlesque. J'étais sceptique au départ, mais en caricaturant les positions des uns et des autres, ils ont désamorcé les tensions et permis un dialogue impossible avec nos powerpoints. J'ai alors pris conscience de l'intérêt de croiser science et art. Dans le projet mené avec Scènes obliques, l'idée est que les artistes soient présents dès la captation des données, dans une approche sensible ; car même quand nous essayons de ne pas influencer, la personne interrogée est déjà dans une posture. L'art, convoquant d'autres registres, peut faire émerger ce que nous percevons plus difficilement : une complémentarité intéressante à toutes les étapes du processus, y compris l'interprétation, pour regarder autrement les données.

SG : Cette question du cheminement mutuel est intéressante. Le projet de territoire touche vite à l'urbanisme culturel, où la tentation est d'utiliser l'art pour faire accepter un projet déjà dessiné - une instrumentalisation, une simple communication. Il est essentiel de partir ensemble dès le début plutôt que d'intervenir seulement pour restituer ou communiquer : c'est alors que les échanges sont les plus pertinents et peuvent se contaminer mutuellement.

VR : Il reste une différence fondamentale : notre souci d'objectivité. Nous, chercheurs, avons peu de marge, y compris dans l'interprétation ; nous cherchons à restituer la parole de manière contrainte.

SG : Ce n'est pas notre cas : nous n'essayons pas d'être objectifs ni subjectifs, il ne s'agit pas d'exprimer notre propre point de vue, mais de créer des marges où les gens sont invités à s'exprimer.

FP : Et à faire miroiter différents sens d'une même parole. La fréquentation des deux démarches donne un espace d'interprétation enrichi.

VR : Quand nous intervenons sur un territoire, l'idée est de le rendre le plus agile possible : créer quelque chose qui perdure après notre départ, des espaces de dialogue passant aussi par des productions artistiques. Cela renvoie au « pas de côté » : dans la recherche, il aide à la mise à distance, quand on a le nez dans le guidon ; dans l'art, ce pas de côté passe par d'autres canaux, d'autres outils pour penser différemment, plus largement.

FP : Il faudrait mener une enquête scientifique avant et après une intervention artistique. Je suis convaincue, pour l'avoir vécu, que l'empreinte de l'œuvre in situ suscite un nouvel imaginaire qui vient se superposer aux représentations habituelles : c'est peut-être ce que produit l'intervention des artistes - un imaginaire qui vient faire vibrer les représentations.

© F. Lainé

VIVRE, TRAVAILLER AVEC LA NEIGE QUI NE TOMBE PLUS TOUJOURS DU CIEL

Conversation

Oscar Dick, Antony Vandel, et Éric Savoldelli

Rencontre animée par Laetitia Cuvelier, co-directrice de Scènes obliques entre trois professionnels de la neige : Oscar Dick, chercheur au Centre d'Études de la Neige, Antony Vandel, technicien de maintenance sur dameuses, et Éric Savoldelli, moniteur de ski de fond et auteur-illustrateur de bandes dessinées, en résidence à Prapoutel depuis une semaine.

Venir à la neige

Oscar Dick [OD] : J'ai découvert la neige en Haute-Savoie, en famille, puis j'ai fait des études scientifiques, et j'ai cherché à relier cet aspect scientifique à ce matériau qui m'a toujours fait rêver, cela m'a mené au Centre d'Études de la Neige.[1]

Antony Vandel [AV] : Originaire du Haut-Jura, j'ai connu de bons hivers. Ce qui me plaît, c'est le crissement de la neige froide, l'odeur et le scintillement quand il y a le grand ciel bleu. Enfant, J'allais souvent me promener en dameuse, je connaissais bien le chauffeur du domaine nordique, ça me berçait.

Éric Savoldelli [ES] : C'est un rapport d'abord enfantin qui m'a conduit après, comme beaucoup de gamins de station, à devenir moniteur de ski de fond. Et puis après petit à petit, je suis devenu dessinateur puis auteur de bandes dessinées. Ça m'a donc appris à regarder la neige différemment, à lui voir une autre signification, une autre fonction, et puis à voir aussi, à une faible échelle, à quel point ça évolue.

1 Le Centre d'Études de la Neige (CEN) est une équipe du Centre Nationale Météorologique à Toulouse, qui est lui-même une unité de recherche sous la tutelle du CNRS et de météo France.

La microstructure de la neige, une clé de compréhension, Oscar Dick [OD]

L'étude des différences de propriétés du manteau neigeux, en Arctique et dans les Alpes, aide à comprendre le climat. Tout simplement parce la forme du grain, sa microstructure va avoir un impact direct sur la quantité de radiation réfléchie. Le manteau neigeux en Arctique a un peu un effet de réfrigérateur du climat. Et la radiation réfléchie par ce manteau va avoir une influence directe sur le système climatique mondial. Par conséquent, cette fonte du manteau neigeux, notamment en Arctique, a un double effet puisque des zones plus sombres vont être découvertes et plus d'énergie va être absorbée par le sol, ce qui va avoir pour conséquence d'accélérer la fonte du manteau. Il y a une boucle de rétroaction qui se met en place et qui va avoir des effets considérables dans ces régions.

Je travaille sur la microstructure, que j'étudie avec un tomographe, qui envoie des rayons X sur le matériau. Cette compréhension de la microstructure est essentielle pour comprendre tous les processus à plus grande échelle puisque c'est elle qui contrôle toutes les propriétés physiques du manteau neigeux. En plus de l'étude du rayonnement réfléchi, l'étude de la microstructure permet d'évaluer la stabilité du manteau neigeux, ce qui permet d'étudier aussi sa fonte. Comprendre les processus à l'échelle de la microstructure, c'est essentiel pour ensuite comprendre tous les processus à plus grande échelle. Sur ordinateur, on a le sentiment qu'on n'a pas le matériau directement dans nos mains, mais on a accès à une réalité du matériau à laquelle on n'a pas accès simplement avec les yeux.

Les interactions avec les professionnels de la neige, OD

Il y a tout un département du centre qui travaille sur l'estimation du risque avalanche. Ce département a une interaction quotidienne avec les gens qui sont en station, avec les pisteurs secouristes. Ils font une stratigraphie et une description des types de grains de neige, et éventuellement des tests de stabilité. Ils font remonter toutes ces informations ensuite aux prévisionnistes qui, à la fin de journée, peuvent émettre un bulletin d'estimation du risque avalanche pour le jour suivant. C'est notre interaction principale avec des gens du terrain.

Les données de la station du Col de Porte, OD

Quand on a fait notre station d'observation de la microstructure au col de Porte, on avait besoin d'accéder à une neige très fraîche, avec de belles dendrites. Au col de Porte, on en a de moins en moins parce que souvent, elle tombe avec une température de l'air qui est proche de zéro. On a soit une neige qui est tout de suite humidifiée, qui n'a pas cet aspect de dendrites, soit de la neige qui tombe sous forme de neige roulée. Ça nous donne une forme un peu étrange de flocon qui n'est pas celle qu'on voulait ; cela a un impact très concret sur mes travaux.

Au Col de Porte, notre mission très importante a permis de comparer le manteau neigeux sur une période de 1960-1990 et une période de 1990-2020. Là, les chiffres sont très parlants. On a une diminution de 40% du manteau neigeux.

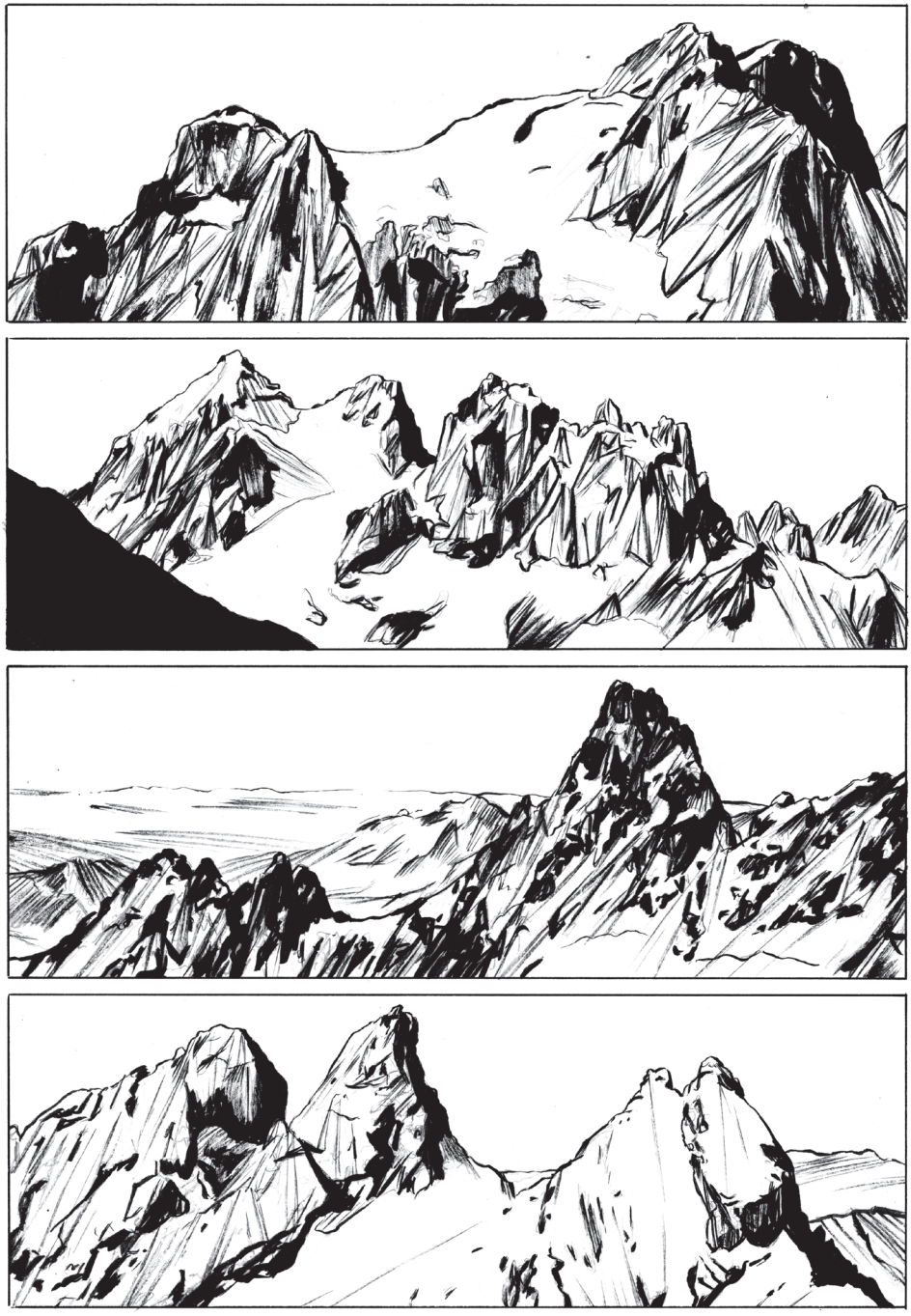
Moins il y a de neige, plus il faut la travailler, Antony Vandel

Les dameuses servent à préparer les pistes tous les jours. Le but, c'est de régénérer le manteau neigeux et compacter la neige au maximum. Pour skier, on aime bien avoir de la neige fraîche et douce. Mais après, le problème, c'est qu'elle ne dure pas très longtemps. Donc, avec les machines, on vient chasser l'air. En premier, il y a le passage des chenilles qui découpent le manteau neigeux. Et puis après, derrière, on a la fraise : de gros tambours avec plein de dents. Ces tambours de fraises viennent brasser la neige, la concasser quand elle est dure un peu comme un broyeur, pour en chasser l'air. Et puis après, derrière, on a les bavettes ou les lisseurs qui viennent la compacter et la lisser et faire les stries. Dans les années 80-90, il n'y avait pas de fraises, juste des peignes et un rouleau, parce que c'était souvent de la neige fraîche, froide et assez sèche. Ça ressortait comme un billard. Mais maintenant, comme la neige est beaucoup plus humide, on a besoin de la mouliner sans arrêt, pour qu'elle soit plus agréable à skier.

Neige à canon[2]*, neige qui tombe du ciel, OD*

La neige de culture, ça se rapproche un peu d'une bille de glace. Donc on n'a pas du tout ces dendrites qu'on peut voir quand la neige tombe du ciel. Comme nous avons des difficultés à accéder à de la neige fraîche au Col de Porte, nous

2 Le terme « canon à neige » n'est plus employé par les professionnels, qui parlent d' « enneigeur ».



© Éric Savoldelli.

Planches préparatoires de *Mona*

réfléchissons à un canon à neige fait maison, ce qui est malheureux. Mais le vrai problème pour nous, c'est que ce qui en sort ça va être vraiment des billes de glace. On voit dans le film[3] des images de dendrites, c'est un objet physique très complexe, vous avez beaucoup de facettes. Chaque flocon est unique, car le matériau est infiniment complexe. Et ça, on n'arrivera jamais à le produire nous-mêmes. Il faut passer par le processus de production dans un nuage et de chute de neige.

Enseigner le ski de fond à Monêtier-les-Bains, Éric Savoldelli [ES]

Je vis dans une station qui s'appelle Monêtier-les-Bains, où pendant très longtemps on n'était pas spécialement touché par le problème de manque d'enneigement. Maintenant oui, ça devient de plus en plus compliqué. Et puis en ski de fond, on n'a pas d'aménagement, donc pas de remontée mécanique, et pas d'enneigeurs artificiels. Donc tout l'hiver, on le fait avec de la neige naturelle. On a des saisons beaucoup plus courtes. Mais heureusement, je deviens de plus en plus dessinateur à plein temps, donc j'ai du travail. Mais oui, avant les saisons se terminaient fin mars, voire début avril en termes de cours de ski. Et maintenant, dès qu'on arrive au bout des vacances de février, c'est vraiment le bout du monde. En France, il y a un seul domaine de ski de fond qui n'est pas déficitaire, c'est La Féclaz. Donc on ne voit pas du tout l'économie du ski de la même manière.

Dessiner la neige sans neige, ES

Apprendre à dessiner, ça m'a permis d'aborder la neige d'un point de vue un peu plus artistique. Quand on pense à la représentation en dessin de la montagne enneigée, le premier artiste qu'on a en tête, c'est Samivel. C'est un dessin très épuré, à l'aquarelle, quelque chose de très doux, très peu contrasté, ça dégage une douceur assez incroyable. Samivel, c'était vraiment le classique par excellence dans le dessin de montagne.

Aujourd'hui, le dessinateur classique de la montagne par excellence, c'est Jean-Marc Rochette. La technique n'est pas la même, la représentation n'est pas la même non plus. Je suis l'élève de Rochette depuis cinq ans maintenant. Les premières fois où il me parlait de dessin de montagne, il me disait qu'il fallait

3 Il fait référence au court-métrage *Ma vie de flocon, voyage au cœur du manteau neigeux* d'Aurélien Trudor projeté en début de discussion.

© F. Lainé

voir la montagne en trois aspects. Le premier, c'est la roche, c'est l'architecture de la montagne. Le deuxième, c'est la glace. C'est avec ça qu'on va voir les lignes de fuite, qu'on va voir la glisse. Le troisième, c'est le ciel, c'est l'envol. J'ai toujours gardé ça en tête, mais ce matin en venant, je me suis dit : c'est marrant, il ne parle pas de neige au final. Petit à petit, ça quitte un peu notre imaginaire de la montagne. Quelque part, l'aspect positif, c'est que ça permet de ne pas cantonner la montagne à la neige.

[Le micro circule ensuite parmi les personnes composant l'assistance.]

Question adressé à Antony Vandel : En tant que professionnel de la montagne confronté au changement climatique, comment tu vois la question des Jeux olympiques ?

AV : C'est sûr qu'on ne va pas dans le bon sens. Pour les grosses stations, c'est vraiment la fuite en avant, alors que les petits domaines sont vraiment déjà passés à l'étape d'après, ils se disent que ça ne va aller qu'en diminuant, et qu'il faut faire avec. On ne parle pas du tout de la même chose, quand on est chez les clients. Chez les petits clients, on peut parler facilement du réchauffement. Dans les grosses stations, quand on aborde le sujet, il y en a encore qui disent que c'est n'importe quoi, que ça n'existe pas, que de toute façon on est en altitude, on ne sera pas concerné. Ce qui est totalement faux. Pour les JO 2030, personnellement, je ne suis pas pour. On ne sent pas les gens super investis, en fait. Il n'y a pas la même motivation que pour les Jeux d'Albertville en 1992.

Neige et emploi

Question du public : Parmi les professionnels que vous côtoyez au quotidien, est-ce qu'on parle déjà, aujourd'hui, de reconversion, ou de renoncement à un métier où certains, certaines, pensaient faire leur carrière, ou pas ?

AV : Dans mon entreprise, on essaie de se diversifier, parce qu'avant on ne faisait vraiment que de la neige. Ça fait une dizaine d'années qu'on s'est mis à faire des machines pour faire du broyage de la végétation, mais aussi des engins de travaux publics à chenille. Et les remontées mécaniques aussi s'orientent de

plus en plus vers le transport urbain. Il y en a encore très peu en France, mais plus à l'étranger.

Les clients ont vraiment beaucoup de mal à trouver des saisonniers : pisteurs, conducteurs d'appareils, que ce soit téléski, télésiège. En fait, autant avant, on disait aux saisonniers qu'ils feraient une saison de 4-5 mois, c'était sûr. Maintenant, on leur dit que ce sera peut-être un mois, deux mois. Ils se disent qu'ils ne vont pas se priver d'un autre boulot. Des stations ne pourront plus exploiter car elles ne trouveront plus de personnel.

Financer la recherche sur la neige, OD

En terme de moyens, la recherche à météo France, ainsi que dans d'autres laboratoires académiques, n'est pas dans une période de croissance budgétaire. Les emplois permanents (CDI) sont plutôt rares, ce qui limite parfois l'efficacité de la recherche. Au CEN, beaucoup de travaux de recherche sont financés sur appels d'offres, nationaux ou européens, ce qui permet d'obtenir des moyens, comme par exemple pour la campagne au Canada.

Et les émotions, dans tout ça ?

Question du public : Est-ce que vous arrivez, personnellement et professionnellement, à vous projeter dans un monde où il y aura moins de neige ? Est-ce que le sujet est évoqué dans votre entourage, du point de vue de l'affect ou de l'émotion ?

AV : Mon boulot ne va pas durer des années et des années. Les saisons sont de plus en plus courtes. Les machines travaillent de moins en moins. Ce qui me préoccupe le plus, c'est la façon dont on fait des domaines skiables. Sur certains domaines, en fin de saison, on a damé toutes les pistes tous les jours. On aborde peu le sujet de la disparition de la neige, c'est difficile d'en parler, si on enlève les stations de ski, ça va être compliqué de trouver du travail.

OD : C'est vrai que ce n'est pas évident de partager l'aspect émotionnel en groupe. D'autant plus que si quelqu'un commence à aborder le sujet, on va juste déprimer ensemble. Par contre, on essaie de mettre en place des actions

de groupe, sous l'impulsion des doctorants, des jeunes qui arrivent. On a des temps d'échange sur les transports, sur le fait de prendre l'avion.

Pour ce qui concerne notre travail, il y a d'énormes enjeux en termes d'hydrologie, avec la diminution du manteau neigeux et donc, il va y avoir quand même beaucoup de travail à faire dans les prochaines années.

Le Prapouta
1970
LE HORS PISTE
Bar - Restaurant
Le Prapouta
Les 7 Laux
Le Prapouta - Les 7 Laux
Food Drinks & Music Non Stop

© F. Lainé

PRAPOUTEL, UNE STATION LES PIEDS DANS LA NEIGE ?

Visite décalée

Synthèse et bribes de paroles d'habitant·es

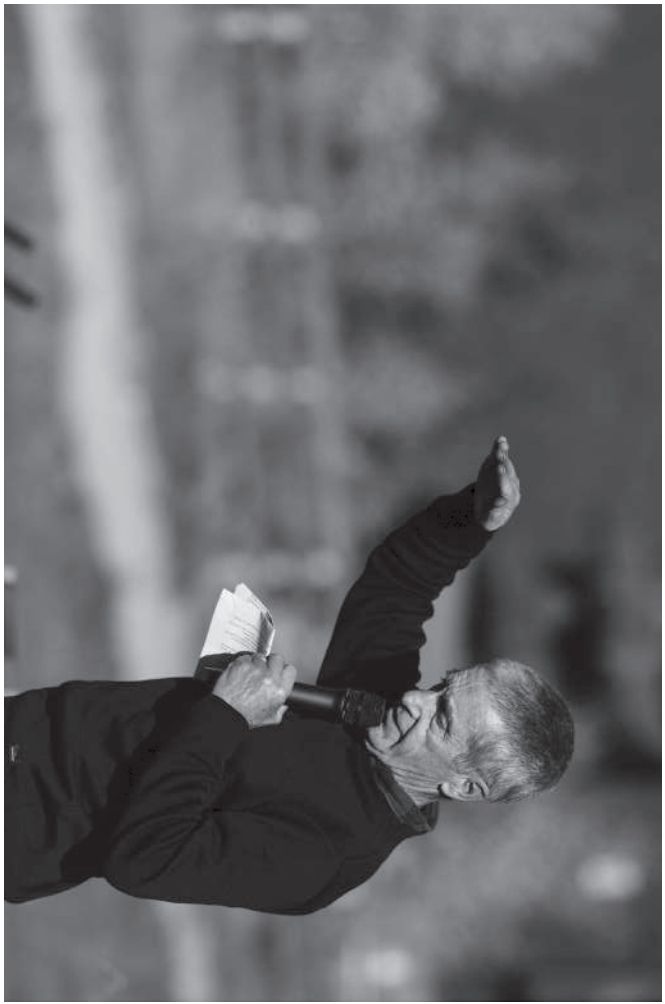
Céline Saint-Martin propose de laisser maintenant la parole aux habitant·es qui ont participé à la vie de la station, comme Régine Poisson, propriétaire du café Le Prapouta dans la station des Sept Laux.

Régine Poisson : C'est une grande histoire, Maman a eu un coup de foudre pour la station, nous habitions Lyon, et de fil en aiguille, nous étions là tous les week-ends. Ensuite j'ai rencontré mon mari, j'étais prof à Lyon. Puis le hasard a fait que Le Prapouta était à vendre, que nous aimions Prapoutel, qu'on se sentait vraiment chez nous, donc nous avons investi sur Le Prapouta en décembre 1978. Il y a eu des années de galère, mais toujours de la joie, heureuse d'être à Prapoutel.

Le ski, ici, c'était chouette, c'était sympa. Il y avait des téléskis qui étaient limite dangereux d'ailleurs, mais c'était du grand ski. C'était pas du tout les mêmes conditions que maintenant, vous aviez des bosses qui faisaient 1m50 de haut, vous aviez de la poudreuse sur les pistes le matin quand il avait neigé. C'était un ski beaucoup plus sportif en fait.

Il y a eu des années difficiles parce qu'on n'arrivait pas à joindre les deux bouts. Parce que l'URSSAF vous envoyait leurs petites factures, on ne pouvait pas les payer, etc… Donc, oui, c'était très difficile. C'était lié au manque de neige. Les trois années qui ont été vraiment difficiles, c'était les années 1990, 1993 et 1996 avec des enneigements faibles et très peu de clientèle, on mettait deux ans pour relever un petit peu la tête. Par contre, après, pour nous, ça a été la joie et l'euphorie avec les travaux qui ont été faits sur la station : les aménagements, les enneigeurs, les remplacements des téléskis par les télésièges. Et là, la station a bien travaillé.

© F. Lainé





Nos enfants se sont éclatés à Prapoutel. C'était la liberté. A 5 ans, nos gamins, partaient skier tout seuls. C'était leur pays. C'était leur jardin. C'était leur maison. C'était leur cour de récréation. La vie en station, c'est important. On se sent propriétaire de tout l'ensemble.

La visite se poursuit avec André Paret qui apporte des éléments techniques sur la neige de culture, devenue indispensable pour l'activité de la station. André Paret a été moniteur de ski pendant 15 ans et ensuite maître d'œuvre en aménagement de domaines skiables.

André Paret : La neige de culture est arrivée en 1973 à Flaine (Haute-Savoie). C'est la première grosse installation qu'il y a eu en France. A l'époque, les installations étaient très énergivores. Aux Sept Laux, comme dans beaucoup de stations, ça s'est développé dans les années 1990.

Alors, comment fonctionne un enneigeur ? Tous les enneigeurs fonctionnent de la même façon. On a besoin de froid (-4°C), d'eau et d'énergie. C'est les trois paramètres qu'il nous faut. Pour pouvoir produire la neige, il faut qu'il y ait un mélange d'air et d'eau. Au moment de l'expulsion, de l'air comprimé va être décomprimé, ça va produire du froid. Avec des fines gouttelettes d'eau, il va y avoir ce qu'on appelle une nucléation. C'est-à-dire qu'on va créer des petites billes de glace. Et d'autres buses de l'enneigeur vont envoyer uniquement de l'eau sous pression, qui va aller se colmater aux petites billes de glace pour ensuite former un noyau de glace. En fait, ce n'est pas un flocon, c'est un noyau de glace qui va tomber.

En France, à peu près 40% des domaines sont enneigés maintenant. On a parlé de Céüze ce matin ; s'ils avaient mis de la neige artificielle il y a 15 ans sur ce domaine, ils auraient continué encore pas mal d'années. Aujourd'hui, les stations de moyenne altitude qui n'ont pas investi dans la neige de culture, sont mortes.

L'énergie consommée par des enneigeurs pour fabriquer un mètre cube de neige, c'est 2,5 kW. Quand vous skiez, vous consommez 0,6 m3 de neige de culture, ça vous amène à 1,5 kW de neige pour skier, ça correspond à un poulet que vous faites rôtir chez vous dans votre four électrique.

LA BIBLIOTHÈQUE DE LA CIE DE L'ARPENTEUR

Bibliographie

- « La plus petite tempête de neige », extrait de *Tokio-Montana Express*, Richard Brautigan
- *L'homme qui regardait la montagne*, Massimo Clavi
- *Jours à Leontica*, Fabio Andina
- *Le poids de la neige*, Christian Guay-Poliquin
- *Sentiers sous la neige*, Mario Rigoni Stern